



Une photo anonyme de l'important cortège allant vers le cimetière de Saqqez, au Kurdistan iranien, où est enterrée Mahsa Amini, quarante jours après sa mort, le 26 octobre. ANONYMOUS VIA AFP

Le soulèvement iranien vu et vécu par les écrivains

Manifestations et rassemblements contre le régime se succèdent dans la République islamique depuis plus d'un mois, en dépit d'une répression brutale. « Le Monde des livres » a contacté des intellectuels, écrivains, essayistes et blogueurs, vivant dans le pays ou en dehors, pour entendre leur récit des événements et leurs analyses

LILA AZAM ZANGANEH

La vie au creux de leurs mains, elles avancent. Elles entonnent *Barayé*, hymne à la jeunesse composé par Shervin Hajipour, arrêté à la suite du succès fulgurant de sa chanson sur les réseaux sociaux. « Pour pouvoir danser dans les rues, pour cette peur qui nous saisit au moment de nous embrasser.../ Pour ma sœur, pour ta sœur, pour le soleil après ces longues nuits. » Elles sont sorties de ce qu'Hannah Arendt nommait le terrain glissant entre obéissance et adhésion. Soudain, le pacte de légitimité de la République islamique – fait de piété et d'opportunisme – semble rompu. L'Iran n'est plus, selon Chowra Makaremi, anthropologue au CNRS et autrice du *Cahier d'Aziz* (Gallimard, 2011), qu'un « Etat zombie ». « C'est le mot d'un sociologue russe, et c'est très opératoire appliqué à l'Iran. On croit que les cadres du régime sont en place et la ligne rouge active, on croit que tout ça fonctionne encore, mais en fait c'est déjà mort », explique-t-elle. Comme elle, des intellectuels et écrivains iraniens, à l'intérieur et à l'extérieur du pays, ont raconté au « Monde des livres » leur vision du soulèvement qui l'embrase depuis la mi-septembre. Cette nouvelle jeunesse, éveillée,

inventive, est issue de la génération Z, âgée de 15 à 25 ans. Elle est ingouvernable, forte d'une colère transmise de femme en femme depuis plus d'un siècle. « On fait maintenant dans la rue ce qu'on faisait déjà chez nous : des doigts d'honneur. » Filles et fils d'Iraniens eux-mêmes enfants au moment de la Révolution islamique de 1979, cette génération n'a aucune mémoire directe du renversement de la monarchie. Elle se dresse au sein d'un espace politique saturé d'interdits religieux et d'emprises sur les corps. Selon la cinéaste et blogueuse Sepideh Farsi, on entend aussi, pour la première fois à l'unisson : « A bas la République islamique ! Mort à Khamenei ! [Ali Khamenei, Guide suprême de l'Iran] ! »

Une jeune Iranienne, connue sous le pseudonyme « L », témoigne dans un journal en ligne, *Jadaliyya.com*, depuis une bourgade restée sans nom, au lendemain d'une manifestation où elle-même a été battue par les forces de sécurité. « Les gens vont dans la rue, non plus seulement avec les corps qu'ils sont, mais avec les corps qu'ils veulent être. Avec leur propre imaginaire. Leur acte révolutionnaire est d'incarner cette imagination. »

Tout a commencé par un meurtre, et quelques articles sur les funérailles de Mahsa Amini, jeune Kurde en voyage à Téhéran, assassinée pour avoir enfreint un tant soit peu le code vestimentaire strict, qui oblige notamment les femmes à porter le voile. Les autrices des articles, Niloofer Hamed et Elaheh Mohammadi, sont détenues au pénitencier politique d'Evin. Ce sont les gestes et les symboles

« Que peut faire la République islamique ?, demande un éditeur et poète de Téhéran. Elle est comme Hercule luttant contre l'Hydre à neuf têtes : pour chaque tête coupée, deux nouvelles repoussent »

relevés durant ces funérailles, dans un village du Kurdistan iranien, qui sont devenus les marqueurs de la révolte iranienne : couper ses cheveux, brûler son voile. L'écrivain Amir Ahmadi Arian, auteur de *Et la baleine engloutit* (Grasset, 2021), joint à New York, le craint : ces deux journalistes ont sans doute été mises à l'isolement et torturées. A ses yeux, l'imagination, dans ce contexte d'extrême violence, reste une boussole pour les révoltés : après avoir cherché à changer le système de l'intérieur, il ne leur reste plus qu'à lui inventer des alternatives. Dès lors que la population a commencé à envisager la vie sans « eux », assure Amir Ahmadi Arian, « la révolution a déjà eu lieu dans les esprits et l'imaginaire public a atteint un nouveau seuil. »

Armin Molavi, éditeur et poète à Téhéran (son nom a été modifié), contacté par WhatsApp, raconte que des heurts ont éclaté autour de l'hôpital où Mahsa était en soins intensifs. « Je connaissais des gens là-bas, ça a rapidement dégénéré. » En 2009, pendant le « mouvement vert », seules la capitale et quelques grandes villes avaient manifesté contre les élections truquées. Il s'agissait avant tout de membres des classes moyennes et d'étudiants. Tous croyaient en un processus réformiste. « Maintenant, il y a du tumulte dans tant

de villes dont je n'avais même jamais entendu le nom », précise-t-il. C'est désormais la colonne vertébrale du système qui est ébranlée. Un pouvoir rongé de l'intérieur et fatigué, avec des meneurs cacochymes, ivres de violence.

De l'autre côté, ce sont de nouveaux visages qui défilent dans la rue : les femmes et les étudiants, bien sûr, mais également des ouvriers et des agriculteurs. Toutes les classes sociales se rassemblent et, pour la première fois, des minorités se joignent : Kurdes, Baloutches, Azéris, Arabes, au sud, ou encore Guilakis, au nord. Ils marchent souvent en petites formations mixtes, le poing levé. « Presque personne ne peut vivre comme il le voudrait. La réforme n'est plus possible, dit encore Armin Molavi. Et beaucoup de femmes ont retiré le voile partout dans les villes, on peut le voir de nos fenêtres, c'est une image fréquente ces jours-ci. »

À la cantine de l'université Sharif de Téhéran, institution qui a formé certains des plus grands esprits du siècle, dont la mathématicienne, récompensée par la médaille Fields, Maryam Mirzakhani, hommes et femmes se sont assis ensemble. En cours d'art, ils se sont pris la main. Au lycée, les élèves chantent *Barayé* et dehors les tracts sont partout sur les pare-brise. « Que peut faire la République islamique ?, demande Molavi. Elle est comme Hercule luttant contre l'Hydre à neuf têtes : pour chaque tête coupée, deux nouvelles repoussent. A Téhéran, pour chaque quartier réprimé, brûlé, deux autres se sont levés, et d'autres villes en core. Zahedan était à terre ? Oromieh s'est soulevée, et ainsi de suite. »

Près du métro, à côté de chez lui, il y a quelques jours, trente ou quarante personnes venaient à peine de s'attrouper qu'on leur tirait déjà dessus. Les militants habillés en civil, les *bassidji*, sont les plus dangereux. Contrairement à ce qui s'est passé en 2009, les manifestations sont nombreuses et mobiles, plutôt que centrales et massives. « Ils ne savent plus comment gérer. » On écrit à même les murs, et sur tous les réseaux sociaux. Internet n'est pas complètement éteint, même si tout est filtré. Et partout où les *bassidji* et la police le peuvent, comme à Zahedan, ils tuent le plus possible : manifestants, journalistes, écrivains, poètes, blogueurs, chanteurs, rappers. « La sauvagerie va exciter les foules », prévient Molavi. Nous ne céderons pas, nous changerons de chemin et de lieu, nous allumerons de nouveaux feux. » Des cocktails Molotov sont jetés sur les bureaux des *bassidji*, sur ceux des religieux.

Le mouvement semble s'essouffler un instant et reprend de plus belle. « La vie de cette jeunesse ne valait plus la peine



Ci-contre, un groupe de manifestants, à Téhéran, le 27 octobre. Cliché d'un photographe anonyme. Ci-dessous, une jeune femme vient de couper ses cheveux, pour défier le régime iranien, à Téhéran, le 7 octobre. AP. FOUROUGH ALAEI



d'être vécue», résume Amir Ahmadi Arian. Toutes les personnes de moins de 30 ans sont dans la rue, parce qu'elles ont calculé le risque. L'économie est morte, il y a une énorme crise de l'eau dans l'Est et dans le Sud-Est, de larges parties du pays seront inhabitables dans la décennie à venir. Et il n'y a, en tout cas dans les petites villes, presque pas de contact avec le monde environnant, en dehors d'Internet. L'accumulation des restrictions fait que la vie quotidienne devient une torture : regarder une simple vidéo, avoir une copine, faire un tour dans un parc en pleine lumière. Or, ils savent désormais comment vivent d'autres jeunes gens dans le monde.

La poète et blogueuse Leily Nezami, contactée par Telegram (son nom a été modifié), affirme : « Le pays est dévasté, mais nous nous entendons enfin par le cœur. » Une majorité de femmes sont arrivées à la conclusion qu'elles sont opprimées de manière planifiée, y compris, dit Nezami, en littérature, dans les discours, au théâtre, au cinéma, dans les fêtes, dans la rue, à l'école et jusque dans leurs voyages, tant il est difficile pour elles d'obtenir un passeport. Leurs vies ont été réduites, dans toutes les classes sociales, car la loi est la même partout – celle de l'humiliation légale.

Nezami énumère les questions qu'ont apprises à se poser tous les Iraniens qui ont le courage de manifester : « Où devrions-nous aller, où devrions-nous crier pour avoir plus de temps avant que la répression ne nous atteigne ? C'est mieux devant l'ambassade. Comment courir sans tomber ? Portez des chaussures de sport. S'ils ont tiré des gaz lacrymogènes ? Prenez de l'eau. Si quelqu'un est pris ? Faites une vidéo en son nom et diffusez-la vite. Pas de téléphones dehors, effacez tout. » Dans la rue, écrit-elle, les hommes sourient aux femmes qui ne portent plus le voile. « Les gens se disent les uns aux autres : "Que la paix soit sur vous" ; "Vos yeux rouges vous trahissent, vous avez respiré du gaz lacrymogène, vous pourriez vous faire arrêter, prenez mes lunettes noires !" Ils s'inquiètent, plus que jamais, du sort des autres. Ils se tiennent derrière les portes et, si le milicien attaque dans la ruelle, ils ouvrent. Internet est coupé, ils appellent la nuit pour voir si tout le monde est rentré sain et sauf. Ils se disent les uns aux autres : "Je suis en bonne santé. Je vais bien." Après des années sans se parler, ils ne connaissent pas les bases de la conversation. Ils se battent parfois, ils se fâchent. Ils jurent. Mais il y a aussi des jeunes gens calmes, logiques et sages. »

Ces jeunes gens n'ont plus vraiment d'idéologie : ils veulent vivre. Ils se rassemblent le soir, à la tombée de la nuit, en petits groupes. Puis ils se dispersent et se retrouvent ailleurs. D'autres sont à leurs fenêtres et crient des slogans. Il n'y a aucune référence religieuse, souligne Javad Djavahery, écrivain iranien en exil à Paris, qui avait soutenu la révolution de 1979, dans sa jeunesse (*Ma part d'elle*, Gallimard, 2017). « Ces jeunes sont formidables et courageux, on était des amateurs à côté d'eux », s'enthousiasme-t-il, soulignant que ces nouveaux révoltés n'ont pas les mêmes barrières historiques, religieuses et sociales. « Les jeunes

mettent des tags : "Ce poteau est réservé pour pendre un mollah", ajoute-t-il. Il y a des croix sur les portes des bassidj. Et dès qu'on les reconnaît quelque part, on met leur visage sur Twitter, et leurs coordonnées sur les réseaux. Le corps marginalisé d'une Kurde, celui de la jeune Mahsa, comme point de déclenchement d'une révolte nationale, cela signifie un changement profond. Kurdes, Baloutches et Arabes ont des raisons historiques de demander leur indépendance. Mais, quand on parle avec eux, ils n'ont jamais été aussi iraniens que maintenant ! »

La rupture remonte à plusieurs années. La légitimité politique s'est rompue, parce que les réformistes ont été purgés, exclus et se sont révélés n'être en rien des opposants au système : même eux n'auraient pas à de véritables réformes, et les Iraniens ont compris. Jusque-là, les gens étaient restés prisonniers d'une narration où la République islamique pouvait encore se maintenir. Avec ses espaces de liberté, sa société civile vivace, elle faisait semblant de ne pas être une dictature. Aujourd'hui, on voit les effets de la haine du régime, y compris de la haine de la réforme islamique. Le pouvoir est illégitime.

Dans son livre *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue* (Seuil, 1997), le philosophe Giorgio Agamben avance la notion de « reste ». Le reste, c'est cette part du réel qui échappe au pouvoir. Chowra Makarem analyse l'Iran à partir de ce reste de ferveur révolutionnaire que la République islamique n'a pas détourné. Tout ce qui n'a pas été broyé dans l'état entre « république » et « islamique ». « Contre-mémoire, contre-archives : quelle histoire est écrite à partir de ce reste qui résiste et à partir duquel on repart ? », demande l'anthropologue.

Le grand mythe, c'est que ce régime représente la vraie et unique histoire. La première chose que fait un régime totalitaire, c'est confisquer la culture, l'imaginaire, les idées, le récit. À l'école, dans la rue, à la télévision, la République islamique a essayé d'écrire sa propre histoire. Et, parfois, ses dirigeants ont cru que cette histoire pourrait être acceptée par le peuple.

Mais un consensus semble apparaître : « Tout le monde sait », disent les gens dans la rue. Azar Nafisi, autrice de *Lire Lolita à Téhéran* (Plon, 2003), affirme que la société iranienne aspire désormais à la démocratie, et qu'elle fait cette demande de façon créative. Les femmes ont commencé à prendre conscience de leur pouvoir : « Sans le voile, nous leur disons : vous ne pouvez pas nous posséder ou nous transformer », explique Nafisi. La violence à laquelle le régime les soumet vient de la peur de sa propre faiblesse, ajoute-t-elle. Il n'a pas d'autre discours que celui des fusils.

Et cette génération iranienne connaît Hannah Arendt. Elle a lu *La Servante écarlate*, de Margaret Atwood (Robert Laffont, 1987), qui y a été rééditée onze fois. Elle lit Vaclav Havel, Karl Popper. La révolution de 1979 a métamorphosé l'Iran en Union soviétique du monde islamique. Une théocratie moderne, dont les modèles étaient le communisme et le fascisme, y est née. Les écrivains et les

poètes ont été parmi les premières victimes, emprisonnés, censurés, tués. En octobre, des auteurs de livres pour la jeunesse ont protesté contre le meurtre d'enfants lors de manifestations. Tous ont été arrêtés. Les poètes qui ont écrit des poèmes ou signé des communiqués sur Mahsa et le mouvement des femmes ont également été arrêtés.

Pourtant, de nombreux hommes et femmes continuent de critiquer le régime sur Twitter et Instagram. Ils postent des photos, écrivent des textes, composent chaque jour des chansons. Leur nombre est si grand que ce n'est même plus un crime, à moins d'avoir un très grand nombre de followers. Un acteur ou un écrivain connu sera menacé ou arrêté au plus vite. À ce jour, beaucoup, sur les réseaux et sur le papier, écrivent sous pseudonyme.

Mais, affirme Nafisi, ce qui demeure le plus subversif, ce sont les livres, les « grands livres », souligne-t-elle : « Ils révèlent la vérité, et la vérité est dangereuse. Une fois qu'on la connaît, il faut bien en faire quelque chose. » Les écrivains de fiction révèlent cette vérité en prêtant voix à tous, même aux monstres. En tant que telle, la poésie du roman se révèle démocratique. Le roman, qu'il juge ou non ses personnages, les comprend.

Bien sûr, il y a toujours, pour les écrivains, le risque de l'illusion lyrique, dont parlait déjà André Malraux dans *L'Espoir* (Gallimard, 1937). La poète Solmaz Sharif, l'une des voix les plus éclatantes de la jeune littérature iranienne, née à Istanbul et enseignante en Arizona, raconte avoir récemment dit à un collègue : « Tu comprends ma sensibilité maintenant ? À chaque instant, les choses peuvent se briser, s'ouvrir. Mais c'est entre les mains du peuple, pas des poètes ! » Elle ne croit pas que les écrivains puissent jamais être à l'avant-garde

La poète Solmaz Sharif, l'une des voix les plus éclatantes de la jeune littérature iranienne, raconte avoir récemment dit à un collègue : « Tu comprends ma sensibilité maintenant ? À chaque instant, les choses peuvent se briser, s'ouvrir. Mais c'est entre les mains du peuple, pas des poètes ! »

d'un mouvement pour la liberté, ou que le langage ouvre la porte à un quelconque salut. Elle souhaiterait rester attentive, au contraire, à toutes les façons dont le langage pourrait freiner la lancée, retenir l'élan. L'idée du poète comme « gardien du pourquoi et de ce qui nous attend de l'autre côté » lui paraît intéressante d'un point de vue historique. Mais, aujourd'hui, Sharif n'arrive plus à la rendre au sérieux.

Leily Nezami, elle, écrit encore, de Téhéran : « J'espère gagner. Dans les conversations, les gens disent que quand les mollahs ne seront plus là, on ira dans le Nord, passer un bon moment au bord de la Caspienne. Après leur départ, allons en masse à Chiraz ! Une grande discothèque s'impose pour danser à Persepolis ! Après cela, établissons un lycée de langues orientales. Toutes les langues de l'Orient devraient y être enseignées. La littérature libre, quel monde ! Avoir une école de cinéma gratuite... Et puis, imaginons des pubs avec les poèmes d'Ormar

Repères

16 SEPTEMBRE Mort, à Téhéran, de Mahsa Amini, Kurde iranienne de 22 ans, trois jours après son arrestation par la police en code vestimentaire de la République islamique. Un rassemblement a lieu près de l'hôpital où elle est morte.

17 SEPTEMBRE Ses funérailles, à Saqqez, au Kurdistan iranien, donnent lieu à une manifestation dispersée par les forces de sécurité. Dans les jours qui suivent, le mouvement de contestation se propage dans plusieurs villes du pays.

26 SEPTEMBRE A cette date un bilan officiel non détaillé, incluant manifestants et forces de l'ordre, fait état de 41 personnes tuées. Au moins 76, selon l'ONG Iran Human Rights, basée à Oslo.

15 OCTOBRE Des troubles et des affrontements ont lieu dans la prison d'Evin, complexe pénitentiaire où sont détenus de nombreux opposants, dont des centaines arrêtés lors des récentes manifestations.

DÉBUT NOVEMBRE Plus de 40 jours après la mort de Mahsa Amini, la contestation et la répression continuent. Selon les groupes de défense des droits humains, le bilan serait d'au moins 250 morts et plusieurs milliers d'arrestations.

Khayyam. Des écoles de danse libre dans les quartiers ! »

Son rêve s'interrompt, le temps d'effacer ses messages sur Telegram, par peur d'être prise. De l'autre côté du monde, et du miroir de nos écrans, elle semble reprendre son souffle : « Les gens sentent qu'il n'y en a plus pour très longtemps, c'est proche, chacun a un plan. Tout le monde parle de son rêve, comme s'il allait se réaliser ces jours-ci. Le même rêve est différent cette fois. Cela peut prendre beaucoup de temps. Mais il n'y a pas de retour en arrière. Tout le monde sait que le roi est nu. Ce déshonneur, ce manque de légitimité du système nous remplit d'espoir et de bonheur. Nous ne sommes plus seuls, tout le monde sait qu'il n'est pas possible que ce gouvernement survive longtemps, tôt ou tard il tombera, et ce bonheur sera le plus grand bonheur de notre vie. Ce qui devait se briser sera brisé. » ■